

Anne-Claire Decorvet

# En habit de folie

*nouvelles*

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



POUR CETTE ŒUVRE, ANNE-CLAIRE DECORVET A REÇU  
LE PRIX GEORGES-NICOLE 2010,  
SOUTENU PAR LA VILLE DE NYON  
ET DÉCERNÉ PAR UN JURY FORMÉ DE FRANÇOIS DEBLUË, EUGÈNE,  
FRANÇOISE FORNEROD, BERTIL GALLAND, CHRISTOPHE GALLAZ,  
JEAN-DOMINIQUE HUMBERT, SYLVIANE ROCHE ET DANIEL DE ROULET

LA PUBLICATION DE CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ  
D'UNE AIDE À LA PREMIÈRE ŒUVRE LITTÉRAIRE,  
ACCORDÉE PAR LA FONDATION SUISSE POUR LA CULTURE PRO HELVETIA,  
ET D'UNE AIDE À LA PUBLICATION ACCORDÉE  
PAR LE DÉPARTEMENT DES AFFAIRES CULTURELLES  
DE LA VILLE DE GENÈVE

« EN HABIT DE FOLIE »,  
DEUX CENT SOIXANTE-SEPTIÈME OUVRAGE  
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,  
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION  
D'HUGUETTE PFANDER, DE MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF,  
ET DE JULIE WEIDMANN  
MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE  
ILLUSTRATION DE COUVERTURE : SYLVIE WUARIN  
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE  
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR+, PRILLY,  
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY  
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,  
À CLERMONT-FERRAND  
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-268-3  
TOUS DROITS RÉSERVÉS  
© 2010 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR  
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE  
WWW.CAMPICHE.CH

À *PIERRE-YVES et sa famille*  
À *RÉMY et MARIE*  
À *GABRIEL*

*Moi, la vie me laisse sans voix.*

MAXIME GORKI

*Les Estivants*

SOUS SURVEILLANCE

*OCTOBRE*

— Un boulot de planqué, m'avait dit Catherine.

Exactement ce qu'il me fallait ! J'allais remplacer les veilles à l'hôpital, épuisantes et mal payées, par un boulot de planqué !

Trois ans d'un rythme insoutenable : entre deux cours à peine le temps de dormir, anatomie, neurologie, révisions, veilles en pédiatrie, dissections, cours de psychologie, révisions, bonjour monsieur le Professeur Barman, veilles à nouveau, veilles en gériatrie, mais où donc ai-je mis mon badge, et pensez-vous que je pourrais m'étendre un instant, là, sur ce lit, non, vraiment ? Je ne savais même plus comment j'avais rencontré Catherine.

L'annonce était ainsi libellée : « Cherchons étudiant motivé pour travaux de vidéosurveillance. » Catherine s'était renseignée : une activité routinière

et sans effort, la tranquillité assurée, j'ai postulé sur-le-champ.

L'entreprise Heimo n'était qu'un petit comité convivial, l'antenne d'un plus vaste ensemble. « Ici rien à voir avec Londres, riait Michel en me présentant son équipement. Là-bas tu serais filmé trois cents fois par jour et les caméras sont partout, dans le métro, les parcs et dans les rues, pas moyen d'y échapper. Nous, nous opérons sur le quartier de la gare, sa périphérie, prêts à alerter les urgences et reliés au poste central. »

Ce qu'à l'époque il ne me dit pas, c'était que l'agence Heimo vivait ses derniers mois. La phobie sécuritaire avait gangrené les politiciens, l'ombre des caméras s'étendait sur la ville et la restructuration de l'entreprise était en marche : nouvel équipement, nouveau personnel, cent fois plus de caméras... Bientôt, l'entreprise Heimo ne tirerait plus les ficelles de ce large filet tendu sur la cité.

Ce samedi d'octobre j'ai rejoint l'équipe : trois permanents dans un local sans fenêtre jouxtant l'hôpital et des dizaines d'écrans. Au premier abord j'ai pensé ne jamais y arriver.

— Tu verras, c'est un boulot de planqué ! m'a assuré Michel. Jamais rien, je te dis, il ne se passe jamais rien ! Et si quelque chose devait se produire, on a l'œil attiré presque instantanément, question d'habitude.

De fait chacun couvrait une zone bien précise : à moi le ventre de la gare et ses caméras postées aux points chauds, des lieux familiers. Michel veillait sur le secteur ouest et Dimitri se débattait avec les écrans restants.

— Concentre-toi sur les escaliers roulants, les toilettes et les lieux passants, disait Michel, les quais, les attroupements...

Ce matin-là, j'ai découvert la gare comme je ne l'avais jamais vue, à la fois morcelée et sous tous ses angles. Les petits enfants bouche ouverte devant les automates du marchand de crayons de couleur, c'était moi. Les files d'attente aux guichets, cet homme assis sur sa valise et cette vieille qui n'en peut plus, c'est moi aussi. Ce handicapé mené par son chien, ces amoureux enlacés, encore moi !

Sitôt nés sur l'écran, les voilà disparus. Où vont-ils ?

— Tu rêves ou quoi ?

J'ai sursauté. Oui je rêve, il ne faut pas, je suis distrait, j'ai manqué d'attention, c'est ma faute. Je voudrais donner un sens à tous ces sillages décousus.

— Le plus difficile, dans ce métier, c'est qu'il ne se passe jamais rien, méditait Michel. Tu es là, tu attends, tu observes... pour rien, juste au cas où... s'il se passait quelque chose...

— Au moins le soir on n'est pas trop usé, a répliqué Dimitri.

J'ai vite appris le métier : d'un regard balayer les écrans, suivre à la trace un passant, débusquer l'attitude ambiguë, la démarche floue ; me tenir prêt, signaler l'attroupement, le bizarre ou l'inattendu, flairer l'improbable et deviner si l'ambiance est, là-bas, sereine et si je puis m'accorder une pause.

— Tu comprends vite, a apprécié Michel, tu feras l'affaire, petit gars, à la semaine prochaine.



Ce soir-là je suis rentré très vite, et bien plus tôt que d'habitude, sans cette pesante fatigue familière sur ma nuque ; oubliés les rassurants mensonges du Professeur Barman, les interrogations désespérées, la vision des plaies à vif et l'écho des cris de souffrance. Je bondissais, léger, j'ai serré Catherine dans mes bras et pour la première fois depuis des mois nous avons fait l'amour sans effort.

*Novembre*

Mille cinq cents francs, voilà ce que m'avaient rapporté mes heures à l'agence Heimo, de l'argent facile ! J'ai remboursé l'épicier, renfilé mes baskets et tous les soirs j'allais courir au parc Manson dans les taches d'ombre entre les réverbères, sous les arbres dégouttant de pluie. Le bitume luisait, je me sentais léger, bouillonnant, l'appétit décuplé, le corps et l'esprit reposés, j'adorais mon boulot de planqué.

Sans jamais y mettre le pied je connaissais tout un univers secret : les habitués des trains de banlieue, les épisodiques et les extravagants ; le quai numéro sept, en pleins travaux, déserté pour un temps me fascinait, ces rails inutilisés menant vers nulle part ; ce passant solitaire que nul ne rejoint, pour finir il disparaît des écrans ; la serveuse, au bar à sandwiches, qui se mouche et rend la monnaie tout en servant les clients sans jamais se laver les mains ; ces hordes à l'assaut des escaliers roulants, ces hordes en sens inverse qui se croisent, et si chacun

restait chez soi plutôt que d'échanger sa place, ou son rôle ; en bas la caméra braquée sur les caisses et cet enfant, tous les dimanches, qui y plonge la main, saisit la monnaie oubliée ; la ronde des agents de police et Rex, le chien fou, qui hurle à la mort...

J'adorais plonger dans cet univers glauque ou dément, toujours fascinant, m'immerger dans ces vies étrangères et les vivre à ma façon. Jamais je n'ai pensé, comme Michel, qu'il ne se passait rien, tant ces passants portaient le germe de l'inattendu, du mystère.

— En fait d'incidents, me dit un jour Michel, ils sont rares, environ deux par jour. En plus tu n'as pas de chance, si seulement tu avais travaillé lundi dernier !

Un accident s'était en effet produit ce jour-là, quai numéro trois un voyageur s'était jeté sous un train, face à la caméra.

— De la bouillie, m'a dit Dimitri. Tu veux voir l'enregistrement ?

Non merci, sans façon, j'ai détesté mes heures de veille aux urgences.

— Personne n'a pu le retenir ?

— Ça s'est passé trop vite, je ne l'ai repéré qu'après coup. J'ai dû repasser la séquence pour bien comprendre. Dommage, pour une fois qu'il se passait quelque chose.

Et Michel a plongé la main dans son paquet de cacahuètes, c'était ainsi qu'il tuait le temps. À coups de bières, de chips et de cacahuètes.

Moi aussi j'avais pris du poids, Catherine me taquinait, pour une fois.

— Tu as des bourrelets, non ?

Ses yeux riaient.

— J'adore ton boulot de planqué. Tu penses à m'embrasser plus souvent, et aussi c'est bien payé.

### *Décembre*

Sous terre, dans les galeries marchandes, on sentait monter l'excitation : toujours plus nombreux, plus pressés, fatigués, les nerfs à vif, tous ils crevaient les écrans. Je humais leur nervosité, je connaissais moi aussi mon lot d'incidents.

— Un homme à terre sur la cinq, un malaise on dirait. Contacte la sécurité.

— Depuis deux heures dans la cabine téléphonique. À surveiller !

— Attroupement sur la neuf, appel d'urgence. Je répète, appel d'urgence.

Dimitri pâlisait. L'enfant s'était encastrée entre les marches et l'escalier roulant tournait toujours, inexorablement. Nous imaginions les cris, les hurlements, comment freiner la machine, éviter l'écrasement ? Impuissants nous avons tout filmé, l'intervention des pompiers, l'évacuation ; plus tard sous nos fenêtres un sifflement déchirant, la sirène nous trouait les tympans :

— C'est elle, a chuchoté Michel.

Instant de mutisme. Je serrais les poings. J'aurais voulu crever l'écran, repasser le film à l'envers et juste avant l'arrivée de l'enfant lui crier « n'y va pas ! ». Empêcher l'inéluctable, agir enfin, céder mon siège de spectateur.

— Il faut bien établir les responsabilités, soupirait Dimitri. Quand même, après coup, c'est trop facile!

Parfois Catherine m'interrogeait :

— Tu l'aimes donc tant ton boulot de planqué ? Mais tu ne sers à rien, tu vois bien.

— Au contraire ! Ils ne me voient jamais, pourtant ma présence les rassure et ma seule existence empêche certains de nuire. Je les veille et contrôle leurs allées, leurs venues, je sais leurs délits. Surtout je les regarde vivre et c'est fascinant : j'imagine leur destination, leur passé, ce qui les attend, s'ils sont malades ou bien portants, leur existence me rend vivant.

— Dans le fond, tu es Dieu, répondait Catherine.

Alors je me disais que Dieu est ainsi, dans un univers parallèle et relié par un fil ténu à cette humanité qui passe et le ravit ; parfois même il oublie son impuissance et j'étais comblé d'être un dieu.

Dans les derniers jours de l'Avent je dormais mal, en mon esprit repassaient les incidents ; je discernais les écrans au travers d'un halo bleuté, je m'étais remis à fumer. À voir Michel amorphe et débordé j'ai accepté des heures supplémentaires. Tant pis pour les cours et tant pis pour le Professeur Barman, tant pis pour Catherine et sa fatigue inexplicable !

— Deux bandes en face à face, préviens la police.

— Elle est déjà sur le coup, rien à dire !

Encore une de ces interventions non préméditées, sans scénario préalable, un film en direct où se révèlent les bons, les truands.

— Attention, sur ta droite, un couteau !

L'homme allait frapper, tout l'indiquait, la tension de son dos, la torsion des épaules, une puissance de tigre à l'affût. L'esprit béant j'ai cessé de respirer, le sang cognait mes tempes et soudain j'ai passionnément désiré ce meurtre en temps réel, envahi d'une excitation féroce, animale, d'une intense jubilation mêlée d'horreur.

— Raté, ils l'ont désarmé, a lâché Michel.

Je me suis rassis, tremblant de honte et de déception, frustré d'un crime improbable, moi l'irréprochable étudiant de bonne volonté. L'an prochain j'allais prononcer le serment d'Hippocrate le rouge au front ; dans la bouche j'avais encore le goût du sang, dans les reins la passion du meurtre.

Puis nous nous sommes tus ; la pluie martelait la fenêtre et la nuit rongait la ville, je me sentais l'âme noire et triste, l'hiver n'en finissait pas.

— Surveillance la dix-neuf. Un molosse, et sans muselière !

— Aucun risque : un bon chien, pas vicieux, bien dressé.

— Tu le connais ?

— Je le caresse parfois, au passage...

J'ai levé les yeux, stupéfait. Ainsi Dimitri fréquentait l'endroit du décor ? Il avait réellement traversé la gare, posé sa main sur le chien ? Il était passé devant les caméras et je n'en savais rien ?

— Qu'est-ce que tu crois ? J'ai une vie en dehors des écrans. J'existe, moi !

Je l'ai haï.

Catherine pleurait souvent. Elle me demandait des mots doux, des gestes tendres. Elle regrettait le temps où je n'étais qu'étudiant.

*Janvier*

— Si on matait ces dames un instant, pour se changer les idées ?

Michel, désœuvré, se campait parfois face à l'écran, fasciné par la toilette des femmes : les mimiques au miroir de celles qui rajustent leurs gants, remettent un peu de rouge ou repeignent leur regard, celles qui fuient leur image en se rinçant les doigts, celles qui ne font que passer, les autres qui s'attardent et se mirent en souriant, toute cette intimité dévoilée que les hommes ne verront jamais tant elles s'appliquent à conserver le mystère, escamoter le naturel. Dimitri le rabrouait :

— Tu vas te dégoûter des femmes, à les observer dans leurs misères. Elles sont vieilles, elles sont laides, elles vont juste pisser... si tu veux te faire du bien, va plutôt voir un bon film classé.

Or ce qu'aimait Michel, bien plus que la chair dénudée, c'étaient les images volées, l'intimité violée, l'intrusion dans un lieu sûr et clos. Tu croyais la connaître ? Eh bien découvre-la métamorphosée dans les toilettes entre deux trains : elle entre, referme la porte, elle soupire et se laisse aller, se déshabille et puis s'assied... seule enfin, plus de

rôle à jouer, finie la dictature de la beauté, de l'élégance incarnée, enfin je suis moi, je suis fatiguée, je vieillis, ma peau se détend, mes seins s'écroulent et mon ventre pend, tant pis, je suis fatiguée, je me laisse aller, nul ne me voit, je suis en sécurité... C'est ce que tu crois, ma toute belle, ou toute vieille, car lui t'épie par le biais de la caméra, celui que tu ne verras jamais te connaît du haut en bas.

— Regarde, elle se déshabille, elle ne portait pas de soutien-gorge.

En noir et blanc sur l'écran les seins paraissent plus troublants, laiteux, deux globes arrondis sur lesquels avait plongé l'œil de la caméra, sur lesquels aussi nous nous jetions; je buvais trop, je fumais trop, j'étais la proie d'hallucinations, j'ai gagné les toilettes à mon tour et la vision me poursuivait : les seins sous la lumière, les lèvres face au miroir, les gestes furtifs, alors je sentais monter la tension, mon plaisir, lèvres crispées, corps tendu. Puis comme un coup sur la nuque, une horrible impression d'un regard inquisiteur, un faisceau de caméras, je suis épié, quelqu'un m'espionne et me surprend, juste au moment où...

— Je crois que je deviens fou, parfois.

— S'il te plaît, laisse tomber, pleurait Catherine, oublie ton boulot de planqué, démissionne et j'irai travailler.

— Normal au début, disait Michel, on se croit toujours observé.

Un certain soir, en rentrant chez nous, je n'y ai plus résisté : j'ai franchi le premier cercle de caméras, traversé la gare et détaillé l'escalier roulant, foulé le quai numéro trois, reconnu le lieu de l'accident. Puis

je suis allé pisser dans la dernière cabine, face à l'écran pour un ample bras d'honneur à Dimitri.

*Février*

Il semblait qu'il avait neigé! Rex avait mis son manteau de chien mouillé, les passants rasaient les murs, instables et mal chaussés, dérapaient sur les flaques luisantes des parapluies; dans les conduits surchauffés les sans-abri campaient, recroquevillés contre les grilles d'aération, les passants passaient, feignant l'indifférence. J'explosais :

— Comment tolérer qu'ils logent à la gare, on n'a rien d'autre à leur proposer? Quatre murs, un abri bien chauffé, plutôt que la rue par moins dix degrés...

— Qu'en sais-tu, rétorquait Dimitri, tu as mis le nez dehors, peut-être?

Un jour, j'allais tuer Dimitri.

C'était vrai, je restais cloîtré; une sortie parfois pour acheter des bières ou des plats cuisinés chez l'Indien d'à côté. J'avais été surpris par l'obscurité, le seuil verglacé, mal chaussé j'avais vite renoncé. Catherine m'appelait certains soirs, me demandant de rentrer, je préférais mon refuge ouaté, sa tiédeur tranquille.

Début février j'ai poussé jusque chez elle, un itinéraire sinueux, compliqué, pour éviter les caméras postées au coin des rues, sous les réverbères, au-dessus des porches. J'ai mis deux heures pour rentrer, j'ai juré de ne plus recommencer. D'ailleurs la



fatigue m'avait repris, j'avais perdu tout élan, ma vigueur des premiers temps. Cette intuition d'un regard permanent sur ma nuque m'épuisait.

Je m'observais, me jugeais, posté derrière l'écran je détaillais mon aspect négligé, ma démarche pesante et je me disais : « Tiens-toi droit, marche fier », et celui qui se traînait dans la rue dégageait les épaules et relevait le menton avant de se voûter à nouveau tandis que l'autre moi, face à l'écran, l'invectivait. Dans le douillet refuge de l'agence Heimo j'avais l'illusion de me contrôler, dehors tout me décourageait, rien ne fonctionnait comme je l'imaginai, la vie réelle échappait à mon contrôle.

— Début d'incendie sur la seize, appel à la sécurité.

— Attention, soyez prêts à tout évacuer.

Je veillais, surveillais, ce pouvoir me grisait. Durant les temps morts je fumais, mon regard allait de Michel à l'écran des voyeurs, indécentes, excitantes images que mon esprit ressassait, j'évacuais ma tension dans les toilettes et puis je fumais, buvais à nouveau jusqu'au prochain incident.

— Une femme dans les toilettes des hommes.

Pressée contre la porte elle se tordait, le jeu des manteaux rendait l'image indistincte ; il lui maintenait la nuque, abaissait sa tête, et les longs cheveux, le voile des écharpes nous dérobaient l'essentiel.

— Crois-tu qu'elle soit d'accord ?

Comment le savoir ? Nous avons tout filmé, pour peu qu'elle veuille porter plainte, après coup.

Il est ressorti, elle a franchi la porte, est tombée à genoux, immobile, et chacun s'écartait, poursuivant sa route, indifférent.

— On dirait bien qu'elle n'était pas d'accord.

Ce que je ressentais ? J'aurais voulu moi aussi forcer la fille, la contraindre à pire encore, si seulement la caméra n'avait pas pesé sur ma nuque comme l'œil d'un juge impitoyable.

Catherine avait voulu me retenir auprès d'elle, les bras refermés sur ma tête elle m'enlaçait, suppliant :

— Reste encore un peu, tes baisers me manquent, et tes caresses aussi, si douces...

Elle a posé sa main sur ma nuque et soudain j'ai senti la caméra s'enclencher, j'étais filmé ! J'ai vu cet autre moi reflété sur un écran, j'ai voulu lui crier : « Prends-la, fais-en ce qui te plaît, elle est à toi ! » J'étais perdu, j'aurais voulu pulvériser la caméra, je me voyais, je le voyais, piégé dans cette chambre et voyeur derrière l'écran. Alors je l'ai vu s'approcher d'elle et menacer, toute tension dehors.

Sa peau douce il la mordait, la soie de ses cheveux il la déchirait, c'était son corps tout entier qu'il aurait voulu meurtrir et Catherine pleurait :

— Qu'es-tu devenu, François, je ne te reconnais plus.

Il l'a prise, il l'a jetée à terre, il l'a frappée pour qu'elle cesse de l'attendre tous les soirs, comme un enfant sage, un étudiant studieux, car j'aimais mieux passer ma vie derrière les écrans, les voir passer, contacter la sécurité pour mieux les contrôler. Il voulait se libérer de cette chaîne au pied, de ce lien trop serré qui m'empêchait de jouir de mon temps, de tout mon temps derrière les écrans.

Catherine s'est relevée, défaite elle a pris sans un mot son sac à dos. Comme une enfant soigneuse elle a plié ses affaires et toujours silencieuse a décroché les photos, remporté ses livres et ce petit lapin en peluche que je lui avais offert à la foire. Un instant j'ai regretté : son doux sourire et ses gestes tendres, le cou si fin, le regard brun, j'ai failli pleurer mais il l'a aidée à porter son pesant sac dans la rue pour s'assurer qu'elle partait. Un instant elle s'est retournée, l'a fixé comme pour lui demander : « Vraiment, tu ne m'aimes plus ? » Il l'a laissée partir et finalement j'étais bien content.

### *Mars*

— Trafic à surveiller sur la vingt-deux.

Des trafics il s'en créait à toute heure, peu importaient les visages, peu importait la marchandise, nous n'étions pas censés les réprimer, juste en garder la trace. Un œil braqué sur la vingt-deux, l'autre avait tout loisir de vagabonder sur les conteneurs régulièrement incendiés, les voyageurs attroupés sur les quais, la caverne étouffante où se soulageaient les femmes. Au marché aux puces j'avais acquis un moelleux fauteuil d'où je contempiais, la bière à la main, les incidents plutôt rares en cet hiver finissant, satisfait de régner sans heurts sur un lieu régi par ma seule volonté. Je n'adressais plus la parole à Dimitri ; quant à Michel il s'empâtait, buvait trop, muet la plupart du temps. Ses pieds, sa voix, traînaient :

— Ma femme m'a quitté.

Voix monocorde, œil errant sur le fond de son verre où tournoyaient les glaçons, dans un tempo de valse lente pour vodka-orange. J'ai levé les yeux, Michel avait le regard flou, les paupières enflammées, tout en lui semblait ramolli, gonflé d'une chair flasque née de l'abus de cacahuètes, de chips et de bières, à présent de vodka... J'ai repéré le tremblement nerveux des doigts, le tic de la paupière droite et j'ai feint la compassion :

— Elle t'a donné des explications ?

— Elle aurait voulu que je m'intéresse à elle davantage.

Allons donc, a ricané l'autre, à chacun sa Catherine ! Encore une de ces femmes que l'on fait entrer dans son cœur et qui s'installe à demeure, imposant son style elle remodèle votre for intérieur, liquidant le meilleur de vous-même et vos plus beaux souvenirs. Si tu savais ta chance, Michel ! Réjouis-toi, chiffe molle, il te reste les écrans !

— Peut-être qu'elle reviendra, ai-je lâché sans conviction.

Dimitri s'est levé pour lui broyer les épaules :

— La mienne est partie avant Noël...

Dans un spasme il l'a serré contre lui, mâchoires serrées, dos convulsé. Abasourdi je contemplais cette étreinte intime et saugrenue à la fois, Dimitri, Michel, enlacés, au bord des larmes alors que derrière eux l'écran reflétait le quai numéro cinq, départ pour Milan, un réverbère et deux amoureux hors du temps laissés sans surveillance. L'autre en moi s'est rebellé face à l'ampleur de la tâche, il a marché sur eux le poing levé,

pulvérisant d'un tranchant de la main le verre où se mouraient les derniers glaçons.

— Oubliez vos gonzesses un instant, les gars, les écrans ça n'attend pas.

J'ai chancelé sous le regard de Dimitri, ce mépris cinglant, sa hauteur d'âme noble suggérant mon absolue bassesse. J'ai senti l'autre en moi convulsé de haine, féroce il allait l'écraser comme une vermine.

— Les écrans ? À quoi bon les écrans, balbutiait Michel, bras ballants. Dans deux mois l'agence Heimo met la clé sous la porte et c'en sera fini des écrans.

L'autre s'est figé, comme un marcheur retient son pas tandis que s'effondre la corniche et qu'à ses pieds s'ouvre un abîme béant. Dans son esprit tétanisé la phrase allait se répétant : « Dans deux mois c'en sera fini des écrans... dans deux mois... »

— Tu ne le savais pas ? m'a demandé Dimitri. Pourtant nous en avons déjà parlé devant toi, l'entreprise Heimo nous licencie au premier juin.

L'autre avait les yeux secs et la langue clouée, pourtant les mots se pressaient sur ses lèvres, il aurait voulu questionner, sangloter, mais il avait du chien, de la classe, il saurait se maîtriser, dompter sa peine et contrôler ses émotions.

— Bien sûr que je le savais, a-t-il menti, simplement j'ignorais que c'était pour juin.

J'ai serré la main de Dimitri, malgré les protestations de l'autre, et je suis allé pleurer dans les toilettes en me demandant ce que nous allions devenir.

*Avril*

L'autre s'angoissait, sa terreur me gagnait, ses obsessions, ses pensées captives, il exsudait la peur, j'avais la fièvre et sa sueur mauvaise m'inondait, son odeur aigre et rance me prenait à la gorge. Il m'étouffait.

Au matin je m'éveillais meurtri tant il me harcelait sans répit. À peine assoupi je me redressais hagard, boxé d'un coup violent sur le diaphragme ; à mes oreilles résonnait sa voix plaintive et rageuse à la fois : « François, fais quelque chose, ô François, qu'allons-nous devenir ? »

Je n'en savais rien.

J'avais envoyé des courriers, sollicité des entretiens, talonné par l'autre, haletant. Je courais les bureaux de placement, je guettais les annonces, je vantais mes mérites, en vain : indésirable ! Sans formation, intérimaire, étudiant... tous ces termes infamants prouvaient mon incompetence, et qu'importait ma passion des écrans ?

— Va te présenter, sois convaincant, expose tes motivations, m'encourageait Dimitri.

— Montre-leur qui tu es, hurlait l'autre, impose-toi, sois le meilleur et bats-toi. Tu dois emporter le morceau.

À chaque échec il m'invectivait, puis se lamentait, je m'efforçais de le rassurer, sans succès. Dimitri me fixait, l'œil inquiet :

— Tu ne te sens pas malade, au moins ? Quand tu parles ainsi seul à voix haute, tu me fais froid dans le dos.

Depuis longtemps j'avais perdu la mémoire des jours anciens, des heures vides et creuses passées à étudier, et les yeux de Catherine, bruns, verts ou gris ? L'image peu à peu s'en était estompée, comme un songe irréel et lointain, l'élément d'une existence antérieure inconsistante et sans importance. Seules comptaient sa détermination, sa soif de pouvoir. De jour en jour il se renforçait, resserrait son emprise, usait de moi comme d'un jouet.

Avais-je réellement mené la vie falote de cet étudiant en médecine doux et myope ? Courant avril j'ai surpris sur l'écran un personnage oublié, le Professeur Barman. Je l'ai vu fouiller dans sa veste, en extraire un pilulier, glisser sous sa langue un comprimé. Dans mon esprit presque à mon insu s'échafaudait le diagnostic : un certain essoufflement, un empâtement nouveau, ce ralenti dans le geste... Un examen plus détaillé, la marbrure de la peau si j'avais eu un écran couleur l'auraient confirmé, le Professeur Barman n'était plus si fringant. Problème cardiaque ? « Assurément, a ricané l'autre, ton vénéré Professeur Barman a toujours eu une pierre à la place du cœur. Qu'elle se fende un bon coup, face à la caméra pour le spectacle ! »

Le Professeur Barman ne s'est pas écroulé ce jour-là.

- Explosion sur la douze, appel à la sécurité.
- Dispersion des manifestants.
- Détection de stupéfiants.

Comme si elle présentait la fin de l'agence Heimo, la gare tout entière frémissait tel un volcan avant l'éruption. Les incidents se succédaient à une cadence infernale, plus le temps d'une bière ou d'un

instant frivole, à ce tempo endiablé l'autre allait craquer.

*Mai*

Désormais j'avais élu domicile à l'agence Heimo puisqu'il refusait de quitter les lieux, sevré d'écrans. Tant mieux ! Durant des semaines il m'avait contraint à parcourir la ville sans se soucier des caméras, me talonnant, coupant au plus court. À chaque passage sous le rai invisible je me rétractais, le couperet s'abattait sur ma nuque, mais il s'en moquait, sa poigne de fer me maintenait dans l'axe impitoyablement.

Le scintillement des écrans me trouait les paupières, ma vision s'appauvrissait, je voyais le monde en noir et blanc, j'étais scindé sans retour, noir ou blanc j'étais lui, j'étais moi, toute autre nuance m'échappait.

Michel avait fui dans l'alcool et l'oubli, léguant la majeure partie des écrans à Dimitri. Maté par la nécessité de la surveillance l'autre s'inclinait. Toutefois Michel, son rôle aviné, l'encombrement de ce corps à même le plancher, l'exaspéraient : « Pourquoi le garder ? grondait-il. À la rue, l'inutile surveillant qui ne surveille rien, livrons-le aux caméras. » Je me suis efforcé de contenir sa rage alimentée par des nuits de fureur jusqu'au jour où le verrou a sauté ; il l'a empoigné aux épaules et sur lui les coups pleuvaient :

— Fous le camp, cloporte, et va cuver ton vin dans la rue, épave !



Dimitri effaré a voulu s'interposer. Michel dodelinait de la tête, trop lourd il titubait. Soudain de sa bouche un long jet a jailli, dans un spasme il a souillé les écrans. Quelle odeur infecte ! Je n'entendais, ne voyais plus rien, mais j'ai senti monter sa froide fureur, la violence pure dont il s'était nourri ces dernières semaines. Sans un mot il a fracassé le crâne de Michel au coin d'un écran puis l'a laissé glisser, face contre terre, le sang coulant de l'oreille et d'une plaie béante. Aucun secours, aucune résurrection possibles.

Le silence est tombé, rafraîchissant comme une église.

— Qu'as-tu fait, a balbutié Dimitri, mais tu es fou ? Complètement fou ! J'appelle la sécurité.

L'autre a ricané. La sécurité ? Que pourrait prouver la sécurité ? Dans ce local au format de poche nul n'avait jamais songé à installer une caméra. Voilà pourquoi l'autre s'y prélassait, chargé de surveiller le monde entier mais libre de toute surveillance, assuré d'une indiscutable impunité.

— Qui le saura ? Personne pour témoigner.

Dimitri a reculé sous ses yeux d'assassin. Je regrettais d'avoir abattu Michel, un être simple et doux qui me ressemblait, plutôt que l'arrogant Dimitri. Enfin un adversaire à sa taille. Il aurait sa peau !

Au moment de bondir les écrans se sont éteints, d'un coup la pièce s'est obscurcie tandis qu'à la porte on sonnait.

— C'est l'heure, a dit Dimitri, le siège central a repris le contrôle.

L'autre ne pouvait croire à sa défaite, et pourtant rien ne lui fut épargné. Sous ses yeux les

déménageurs ont jeté les écrans dans la benne à ordures postée sous la fenêtre. Puis la sécurité est arrivée, j'étais prostré, tremblant, dans un coin.

De Michel, plus rien.

### *Juin*

À présent je sais que l'autre est lié à moi pour toujours, invisible et tout-puissant. Je le tiens bien caché, cela même le fait rire, comme auparavant, lorsqu'il scrutait le monde derrière les écrans. Ce déguisement, sa clandestinité, le parent d'un costume d'imposture. Son apparente sérénité me fait frémir, tant je sais la violence tapie sous cette eau dormante.

Je suis à nouveau doux, calme et réfléchi, pour ceux qui m'entourent une énigme. Ils n'en sauront guère plus et je reste muet face à l'homme en blanc tandis qu'à l'intérieur de moi l'autre fulmine : « Casse-le, ce nabot qui t'a piqué ta place ! »

Et pour une fois j'applaudis sans réserve : en effet, ce badge, cette supériorité distante, cette froideur vêtue de blanc, me revenaient de plein droit : j'avais toujours rêvé de devenir un jour psychiatre.